

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais remercier d'abord nos invités. Qu'ils soient venus de très loin ou qu'ils soient d'ici, ils ont tous donné de leur temps. Or le temps est la chose la plus difficile à donner, il ne se partage pas, il ne se prête pas. On peut le perdre, mais on ne peut le mettre à disposition d'un autre. C'est par votre présence que cette cérémonie prend sens. Un monument est fait pour montrer. Encore faut-il qu'il y ait quelqu'un qui regarde. En deuxième lieu, je remercie la Mairie de Chalette qui nous donne ce carré de terre pour que nous puissions inscrire le récit de la destruction de nos parents, de nos sœurs, de nos frères et de nos amis, dans une histoire universelle. En France, ce monument est le 4<sup>e</sup>. Le premier a été inauguré à Cluny, en juin 2011. Le second est à Dieulefit. Il a été inauguré en 2012. Le 3<sup>e</sup> est à Bègles, il a été inauguré en novembre 2013. On pourrait croire à une sorte de « success story » du travail de mémoire. La réalité est plus compliquée. D'une manière générale, ce travail se heurte à une forte résistance. C'est aussi une longue histoire de promesses non tenues comme à Paris, d'hésitations ou de revirement comme à Toulouse en ce moment, mais c'est surtout le résultat d'une présence active et d'un inlassable travail d'information et de sensibilisation. C'est pourquoi je remercie en troisième lieu, last but not least, dit-on en anglais, la cellule locale de Chalette. Cette cellule a aujourd'hui 7 ans d'âge, l'âge de raison, elle fait portant preuve d'une grande maturité depuis longtemps. Elle est pour nous tous un modèle d'engagement. En mémoire de celle de ses membres qui nous a quittés il y a maintenant près d'un an, une minute de silence.

Le monument que nous sommes invités à inaugurer revêt une double signification. Il est un souvenir du passé et une foi dans l'avenir. Il y a le souvenir de ceux qui à l'époque n'ont rien compris à cette époque, soit parce qu'ils ne savaient rien du Rwanda et que l'information sur ce qui se passait dans ce pays ne laissait croire qu'à une guerre banale entre les tribus africaines. Il y a le souvenir de ceux qui suivaient de loin un drame qui les touchait pourtant de très près à travers leurs parents, leurs frères ou leurs amis. Enfin, il y a le souvenir de ceux qui étaient sur place : ils se souviennent des clameurs des miliciens, des explosions de grenades, des coups de massues et de machettes, de la traversée de la mort. Sur leurs corps et dans leurs cœurs, ils en portent des séquelles indélébiles. Ils ont vu basculer un monde.

En l'espace de quelques heures le voisin est devenu hostile, agressif, accusateur, menaçant, proférant des injures. Un ordre nouveau, édicté par l'Etat et mis en œuvre par l'administration locale avec l'appui des forces de l'ordre, des bandes armées de massues, de machettes et de grenades ont investi les collines. Sur leurs passages, les Tutsi ont été chassés de leurs maisons, celles-ci ont été incendiées et pillées, les femmes ont été violées. Très vite, les futures victimes ont été rassemblées dans des écoles, des églises, et autres bâtiments publics qui se sont transformés en gigantesques boucheries humaines : Ntarama, Nyamata, ETO, Nyanza, Bisesero, Kibuye, Kibeho... En trois mois les tueries ont fait plus d'un million de morts, soit plus de 8000 morts par jour. Un bon travail comme on l'appelait. Grâce à quelques outils : une carte d'identité sur laquelle il est mentionné que le porteur est Hutu, Tutsi ou Twa ; une radio, la RTLM, celle qui à longueur de journée crache les mots de haine, les appels à la haine, les justifications et la négation des tueries, une idéologie de race.

Depuis un siècle, les explorateurs, les colonisateurs et les missionnaires avaient décrété que les Tutsi n'étaient pas des africains. Ils les appelaient des hamites, semblables aux blancs bien que noirs. La décolonisation s'est accompagnée d'un mouvement de révolution sociale dont la finalité était de redonner le Rwanda à ses propriétaires, les africains, les Bantous, les Bahutu. Entre les années 1960 et 1994, les Tutsi ont connu l'exil, la discrimination et les pogroms (1959, 1963 ; 1973, 1990, 1991, 1992, 1993. Leur vie est un combat pour demeurer debout. Des familles ont été séparées. Toute relation, même épistolaire, entre ceux qui vivaient à l'intérieur et les exilés était interdite. Des vocables nouveaux ont été inventés pour les désigner, inyenzi. Ils sont collectivement accusés d'avoir exploité les Bahutu, décrits comme des sangsues. A l'école, on enseigne aux enfants que le Rwanda a été défriché par les Bahutu, que les Tutsi sont des envahisseurs, que ce sont des menteurs, des ennemis de la République. Ils sont décrits comme une mauvaise race, ne pas par éducation, mais par nature. Les pires seraient leurs femmes. En général, les parents ne disaient rien de ce qu'ils avaient vécu et de ce qu'ils savaient. Mais intuitivement, les enfants comprenaient qu'ils vivaient dans un environnement qui ne voulait pas d'eux. En 1994, le Président du gouvernement intérimaire, Théodore Sindikubwabo, et le Premier Ministre Jean Kambanda appelaient les Hutu à INTAMBARA

RURANGIZA ! Un mot à deux sens : il s'agit d'une dernière guerre et d'une guerre d'extermination.

Lorsque Christine nous a fait visiter ce lieu pour la première fois, il y a déjà quelques mois, je n'avais pas totalement perçu à quel point il est pertinent. J'avais juste vu qu'il était magnifique. J'avais juste noté deux choses qui m'avaient plu : la beauté du panorama, la vue est magnifique et la présence de la statue de Taras Chevtchenko. Une seule pensée m'avait alors traversé l'esprit : aussi paradoxale que cela soit, seule la poésie la poésie peut dire le génocide. Mais quand j'ai commencé à réfléchir sur ce que je suis en train de vous dire en ce moment, j'ai compris qu'il ne peut y avoir meilleur endroit pour un monument en mémoire des victimes du génocide. Taras Chevtchenko est ukrainien. La première fois que je suis passé, l'Ukraine n'était pas dans la situation où elle se trouve aujourd'hui. Peut-on regarder cette statue sans penser à ce qui se passe aujourd'hui dans la patrie de l'homme qu'elle rappelle ? Cette proximité, ce face à face nous fait toucher du doigt la dimension universelle de la mémoire. On n'entre pas dans la commémoration comme on entre dans un musée. La convocation du souvenir, de quelque chose qui nous a affectés dans le passé, est l'exercice qui nous rend apte à ouvrir nos yeux sur notre monde. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, La destruction ne rend pas meilleur ceux qui la subissent. Qui n'a pas encore entendu des réflexions du style « après ce qu'ils ont subi, voilà ce qu'ils font aux autres ! ». Dans sa réflexion sur les naufragés et les rescapés, Primo Levi a posé une question qui ne peut laisser indifférent. Tellement elle trouble. Il se demande en effet, si le rescapé n'est pas celui dont le camp a détruit toutes les valeurs morales en le laissant vivre. Ceci ne veut absolument pas dire qu'un rescapé est dépravé, un pervers. Mais il n'y a aucune raison à penser qu'il est meilleur ou pire qu'il n'avait été auparavant, il est juste différent à cause de l'expérience qu'il a traversée. Ce que l'on peut cependant penser est que la pratique de la mémoire, ce qui est nouveau dans sa manière d'être au monde, lui confère une sensibilité à des situations qui pourraient laisser ses contemporains dans une certaine indifférence. Installer un monument en mémoire du génocide des Tutsi du Rwanda sur les terres de Chalette à proximité de la statue de Taras Chevtchenko est un double rappel de la dimension universelle de notre travail de mémoire.

Le crime a été commis au Rwanda et contre des Rwandais. Eriger un mémorial en France et à Chalette n'a de sens que parce qu'il s'agit d'un crime contre l'humanité. A travers les Tutsi, c'est chacun de nous qui a été touché. Il a été commis contre nous. Le hasard ou le calcul qui a présidé au choix de ce site nous met face à l'Ukraine. Mais on peut y voir une invitation à penser à d'autres drames actuels : les jeunes lycéennes du Nigeria retenues en otage par des fous d'Allah, la République centre africaine, la Syrie, etc...

L'avantage de Chevtchenko a l'avantage d'éveiller la deuxième dimension de la mémoire, la foi en l'avenir. Lorsqu'il semble que tout s'effondre, le travail de mémoire, la volonté de transmettre aux générations futures par le biais d'un monument sont une formidable expression de notre foi dans l'avenir. Europe Je serai sur ce point plus bref. Fils né dans une famille de serfs, Taras Chevtchenko est un peintre et un poète de talent. Il était encore très jeune lorsqu'il a perdu ses parents. Mais alors qu'il était condamné à l'exil et interdit d'écrire, son œuvre est une solennelle proclamation de la liberté. Dans *Le Testament*, on peut lire :

*Enterrez-moi. Mais vous — Debout !*

*Brisez vos chaînes*

*Et abreuvez la Liberté*

*Avec le sang des ennemis.*

*Puis, dans la grande famille,*

*La famille libre et nouvelle,*

*N'oubliez pas de m'évoquer*

*A voix basse, tendrement.*

Et dans Caucase, l'homme auquel tout est interdit n'hésite pas à proclamer que la liberté ne meurt jamais :

*Notre âme ne peut pas mourir,*

*La liberté ne meurt jamais.*

Au Rwanda, les Hutu ont été appelés à tuer les Tutsi et beaucoup l'ont fait avec une incroyable « générosité ». Aujourd'hui, on parle de vivre ensemble et les mentions Hutu/Tutsi ont été abolies. Instituer le souvenir de quelque chose que l'on veut en

même temps dépasser, une véritable gageure. Le rôle du tiers est indispensable. Notre avenir sera meilleur, et il faut qu'il le soit, si nous sommes solidaires.